

## El Menebhy, ministre de la guerre

Pendant les quelques mois qui précédèrent la mort de Ba Hamed, on voyait souvent, au palais de Marrakech, aller et venir l'un de ses secrétaires, un homme jeune encore, de physionomie fine, avec d'étranges yeux luisants, des yeux de jeune fauve ou de bon chien de berger. C'était si Mehedi el Menebhy.

Il était l'intermédiaire habituel entre le tout-puissant grand vizir et son fantôme de maître. C'était lui qui apportait quotidiennement les lettres, les papiers, les documents, les remettait aux esclaves, sollicitait les signatures, rapportait les réponses. De temps à autre, pour quelque explication verbale, *Sidna*, le Seigneur, daignait le recevoir, lui parlait. Il s'habitua à cette physionomie intelligente et franche, à ce regard droit. Si Mehedi plut. Ce fut le commencement de sa fortune.

Enfant, perdu dans la masse, de la tribu des Menabha, il avait eu des débuts obscurs. D'abord *mokhazni*, soldat du Makhzen, levé à l'occasion d'une expédition quelconque, peu instruit, et sachant seulement lire et à peine écrire, il était arrivé, je ne sais trop comment, dans la maison de Ba Hamed, et, là, avait commencé de se former. Osa-t-il rêver, dès lors, des destins brillants qui l'attendaient, et de sa carrière mouvementée, partagée entre la faveur la plus complète et la disgrâce imméritée ? C'est assez improbable. Un hasard, presque, un accident de tous les jours, la mort de Ba Hamed, allait décider de sa vie à lui.

Aussitôt que le grand vizir fut trépassé, ce fut, presque tout naturellement, El Menebhy qu'on chargea d'aller annoncer la nouvelle au Sultan, puisqu'aussi bien il avait au palais ses entrées franches.

Pour prévue qu'elle dût être à une échéance plus ou moins rapprochée, la disparition d'un homme qui avait joué dans le Makhzen un rôle comme celui qu'y tenait Ba Hamed pouvait avoir des conséquences graves, être le signal de quelque sédition nouvelle. On conçoit l'affolement, le désarroi d'Abd el Aziz en l'apprenant. Le jeune Sultan, tenu en lisière par le terrible homme qui venait de partir, systématiquement laissé dans l'ignorance de tout ce qui touchait à la politique, à l'administration de son empire, n'était en rien préparé à l'exercice d'un pouvoir quelconque. Jamais, peut-être, il n'avait envisagé cette éventualité qu'une part, si minime fût-elle, d'action et de responsabilité pouvait lui échoir un jour ou l'autre. Et ce n'était pas El Menebhy qui était à même de le guider, de l'éclairer sur ses devoirs. Confiné dans un emploi subalterne d'écrivain et de courrier, lui non plus n'avait suivi que de loin le fonctionnement de la machine gouvernementale rudimentaire par quoi est régi le Maroc. Ce fut cependant à lui que le Sultan demanda le premier avis:

- Que faire ? questionna-t-il.
- Passe en revue tes troupes. »

Et ce n'était pas seulement l'ancien soldat, amateur de parades et de démonstrations martiales, laissant tomber un vague conseil plutôt que de demeurer coi, qui parlait ainsi: c'était un homme avisé, plein de sens et qui savait bien que cette revue allait permettre à l'Empereur de se rendre compte excellemment des dispositions de l'armée et de ses chefs à son endroit. Si Mehedi se mit d'ailleurs à l'entière disposition de son maître pour préparer tout. Il ne manquait pas d'entregent, et les occasions seules lui avaient fait défaut pour le prouver.

Il s'arrangea pour tenir aussi secrète que possible la mort de Ba Hamed, comme avait fait celui-ci pour Mouley Hassan. Seulement, pour la première fois, le lendemain, le jeune Sultan arriva devant ses soldats tout seul au milieu de son escorte et sans que l'ombre de son despotique grand vizir vint doubler sur le sable son ombre. Tout alla à souhait, et la cérémonie s'acheva le plus tranquillement du monde, quoiqu'il fût évident que la grande nouvelle eût transpiré un peu, malgré tous les efforts. Toutefois, pour plus de sécurité, El Menebhy, d'accord avec Abd el Aziz, tout heureux d'avoir retrouvé un Mentor moins impérieux, évidemment, que l'autre, et conquis d'avance à ses opinions, faisait arrêter séance tenante les deux frères de Ba Hamed, dont l'un, Mohammed el Srir, était ministre de la guerre, et le second ministre des finances. Et comme en pareil cas, les biens des séquestrés sont confisqués, j'incline à penser que Si Mehedi fit de son coup d'essai deux coups de maître. Le Sultan, d'autre part, lui offrit immédiatement la succession de Mohammed el Srir. Il n'avait garde de refuser. À trente deux ans, il se trouva ministre de la guerre et jouissant pleinement de la confiance et de la faveur impériales.

Que sa position au sein du Makhzen fut toujours agréable et aisée, je n'en jurerais pas. Ses origines obscures durent plus d'une fois lui être imputées à crime par ses collègues lettrés, cultivés et tous issus de tribus nobles, de familles considérables. Il se maintint, pourtant, et victorieusement, à force de diplomatie quand ce fut possible, par la violence quand elle fut nécessaire. Il fut impitoyable à des ennemis qui, à sa place, ne l'auraient pas ménagé davantage, et qui, d'ailleurs, prirent plus tard leur revanche copieusement. Il supprima autour de lui ceux qui le gênaient, et les remplaça par des amis: il en avait beaucoup, alors.

En fait, les destinées du Maroc se trouvaient confiées, de ce moment, à deux hommes également inexpérimentés: le Sultan Abd el Aziz et El Menebhy son favori. L'un comme l'autre devaient apprendre leur métier en l'exerçant. Mais le nouveau ministre de la guerre, qui avait pris en mains les rênes, eut un grave tort: ce fut de continuer les errements funestes de Bah Hamed; de tenir systématiquement le Sultan à l'écart des affaires; de lui laisser ignorer tout des choses du gouvernement; et, renouvelant à son insu des procédés d'affranchi du Bas-Empire porté par le sort au pouvoir, d'entretenir avec soin son maître, pour le mieux dominer, dans l'inaction, l'oisiveté; de cultiver en lui les frivoles penchants de son âge; de chercher à l'amuser, afin qu'il oubliât ses devoirs et laissât le champ libre à des appétits pas toujours très nobles. Mais pouvons-nous équitablement juger les hommes de là-bas d'après notre morale ?

Son envoi en ambassade auprès du roi Edouard VII, lors du couronnement, marque l'apogée de la fortune d'El Menebhy.

Il était alors - puis-je même dire après le Sultan ? - l'homme le plus en vue du Maroc. Il avait sa clientèle, au sens romain du mot, sa cour. Il pouvait tout. L'Europe même l'adulait: j'entends celles des nations européennes qui aspiraient à jouer un rôle au Maroc et s'y préparaient adroitement. J'ai le regret sincère de ne pas parler ici, hélas ! pour la diplomatie de mon pays, qui

se drapa toujours farouchement, devant lui, dans sa dignité, et ne condescendit, en aucun cas, à ce qu'elle considérait comme des compromissions vis-à-vis d'un homme qu'elle n'aimait pas, sans trop d'ailleurs savoir pourquoi, et qu'elle ne comprit jamais. Ce fut un grand dommage ! et je veux espérer qu'elle a maintenant changé d'avis. Quant à l'Angleterre, elle considéra comme un succès, comme une faveur l'envoi chez elle de ce personnage considérable. Il partit. Le caïd Mac Lean l'accompagnait officiellement pour le piloter là-bas. Il emportait avec lui tous les cadeaux destinés par le Sultan au roi Édouard VII, et parmi ces cadeaux un assez bizarre et dont je demande la permission de raconter ici l'histoire, car elle accuse, chez celui qui l'imagina, que ce fût Abd el Aziz lui-même ou son envoyé extraordinaire, un esprit de pince-sans-rire assez amusant à noter. Dans les cours et les jardins des palais impériaux vivent en tout temps quantité d'animaux domestiques ou apprivoisés: des sangliers, des gazelles, un porc-épic, et notamment des mouflons dont les gambades, les jeux animent et égayaient un peu ces vastes enclos silencieux. Or, l'un de ces mouflons avait conçu, on ne sait à la suite de quelle circonstance, pour les Européens une haine sans merci.

Un jour que le Sultan donnait audience à un sujet de Sa Majesté britannique. M. Pleidell, qui, se préparant précisément à aller chasser le mouflon dans l'Atlas, venait solliciter une garde de cavaliers, l'animal furieux - avait-il surpris les intentions hostiles du chasseur à l'égard de ses frères de la montagne, et entendait-il, comme le lapin, commencer ? - se rua sur l'Anglais et le gratifia d'un violent coup de corne au bas-ventre. Le pauvre homme en demeura deux jours malade.

L'incident peina le Sultan débonnaire. Ce mouflon était décidément l'ennemi de tout ce qui ne portait pas turban ou fez, et l'ennemi intraitable, car alors qu'un petit négroillon le faisait fuir en lui jetant une poignée de sable, nous ne pouvions, nous, en venir à bout. Il me souvient qu'un jour qu'il m'ennuyait par trop, bien décidé à le réduire à tout prix, je lui enfonçai d'un coup dans la peau, *banderalero* improvisé, un bâton armé d'une pointe aiguë, sans atteindre précisément mon but. Il s'ébroua et fonça sur moi avec une impétuosité nouvelle. Bref, on résolut de se débarrasser de cette bête intraitable, et l'on ne trouva rien de mieux, estimant l'occasion propice, que de la "coller" au milieu des présents impériaux qu'on embarquait pour Londres. J'aimerais assez à savoir quelle frénésie fut la sienne quand il se trouva exilé dans un box du "Zoo", au milieu des Européens abhorrés.

"Les absents ont tort", dit un proverbe. El Menebhy l'éprouva bien.

À peine avait-il quitté la rive marocaine qu'au Palais commençaient contre lui de savantes manoeuvres. Un homme n'a pas occupé, près d'un souverain, une situation pareille à celle qu'avait El Menebhy sans que sa chance seule lui ait déjà créé beaucoup d'ennemis. On raconta au Sultan que son ministre favori avait, en s'en allant, emporté de l'or, beaucoup d'or, naturellement volé au Trésor, qu'il allait mettre en sûreté dans les banques européennes. On fit tant et si bien qu'on arracha au faible souverain un ordre d'emprisonnement qui devait être exécuté dès le débarquement de l'ambassade à Mazagan.

Par bonheur pour El Menebhy, la légation anglaise veillait. Prévenu de ce qui se tramait, le consul britannique à Mazagan se rendit chez le pacha de la ville, chargé d'exécuter la volonté cherifienne. Il lui fit brutalement connaître que l'Angleterre verrait d'un très mauvais œil cette arrestation, ajoutant qu'au surplus, Si Mehedi n'avait pas rendu compte encore au Sultan de sa

mission près du roi Edouard VII et que la réponse royale qu'il était chargé de rapporter à Abd el Aziz lui était un sauf-conduit, le plaçant en quelque sorte sous la protection de l'Angleterre.

Je me suis demandé, en apprenant par le menu cette histoire - et El Menebhy lui-même m'a posé un jour la question - ce qu'eussent fait la France et sa légation si tout cela s'était passé au retour d'une mission marocaine envoyée à Paris.

Quand le paquebot qui le ramenait mouilla en rade de Mazagan (octobre 1901), Si Mehedi vit arriver à bord son ami Mac Lean, rentré directement de Londres à Tanger, tandis que lui faisait son petit tour d'Europe. Le Caïd venait le mettre au courant de ce qui se machinait contre lui, de ce qu'on avait fait pour le défendre, lui donnant enfin l'assurance que le pacha n'oserait pas porter la main sur lui.

Ils débarquèrent ensemble; et, de fait, El Menebhy ne fut pas inquiet. Mais, à l'accueil plutôt réservé qui lui fut fait, il comprit que sa disgrâce était complète.

Il prit alors une décision très crâne, et qui révèle, d'une façon frappante, son caractère audacieux. Il ne songea pas un moment à se rembarquer sur le bateau qui l'amenait pour échapper au châtiement qui le menaçait et à s'en aller tranquillement vivre dans quelque coin, au bon soleil africain, avec l'argent qu'on l'accusait d'avoir dérobé. Sans s'attarder non plus à des récriminations inutiles, à de vaines tentatives de justification à distance, il sauta à cheval, et, sans la moindre suite, emmenant avec lui seulement un secrétaire fidèle, galopa d'une traite vers Marrakech où il allait jouer, non plus sa liberté, mais sa tête. Il dévora en vingt-quatre heures deux cents kilomètres et arrivait la nuit suivante à sa maison, attenante au palais. Au jour, il se présentait à la porte de la cour dite des Amusements, où chaque matin venait le Sultan. On n'osa pas lui en refuser l'entrée.

Et quand Abd el Aziz parut, il se jeta à ses pieds:

- Je suis ton esclave, Sidi. Fais de moi ce que tu voudras; mais ne me condamne pas sans m'entendre. »

Le Sultan, livré à lui-même, s'abandonnant à ses penchants naturels de bonté, le releva, l'écouta, et pardonna. El Menebhy reprit sa place au Makhzen.

Pourtant, une ombre demeura dans l'esprit du Sultan. On avait accusé El Menebhy de concussions et d'exactions; lui, sans doute, pour se mieux défendre, avait porté contre d'autres les mêmes imputations. Abd el Aziz qui, évidemment, n'avait pas dû attendre ce moment pour concevoir déjà à cet égard au moins quelques soupçons, acquérait soudain la certitude que tous, autour de lui, à qui mieux mieux, le dépouillaient et le trahissaient. Lui, si confiant, si large, lui, insouciant de la question d'argent jusqu'à la prodigalité, il se voyait tout à coup livré, sans défense, à une bande de rapaces affamés. Il en conçut une vraie douleur. Seulement, quand il s'agit de trouver un remède à cette désolante situation, il s'arrêta à un parti qui attestait chez lui une bonne foi, une loyauté touchantes et qui eussent désarmé des hommes également honnêtes, mais aussi qui témoignait d'une ingénuité bien rare. Il convoqua au Palais tous les vizirs, les admonesta paternellement, faisant appel à leurs bons sentiments. Et, après leur avoir déclaré qu'il oubliait leurs fautes anciennes, passait l'éponge sur le passé. Il leur fit jurer solennellement sur le Coran qu'à l'avenir ils renonceraient à leurs coupables pratiques et ne toucheraient plus aucun

pot-de-vin sur les commandes qu'ils seraient appelés à donner en son nom. Tous jurèrent, avec conviction.

Définitivement absous dans le lot, lavé de tous ses torts réels ou supposés, El Menebhy rentra tout à fait en grâce, plus puissant que jamais.

Sa faveur dura, sans éclipse nouvelle, jusqu'à la révolte du Rougui Bou Hamara. Les graves événements qui se déroulèrent alors, avec les embarras dans lesquels ils jetèrent le Makhzen, l'inquiétude qu'ils donnèrent au Sultan, allaient, entre autres conséquences, entamer irrémédiablement une situation jusque là si adroitement maintenue.

Au début de la sédition, le Sultan, suivant les errements inaugurés par Ba Hamed et qu'El Menebhy et ses collègues n'avaient eu garde d'abandonner, le Sultan fut tenu dans l'ignorance complète de ce qui se passait. On ne voyait dans l'acte du Prétendant qu'une rébellion comme tant d'autres, dont on espérait venir à bout promptement. Il fallut déchanter, et Bou Hamara gagna du terrain. Alors on laissa connaître à Abd el Aziz quelques bribes de vérité. Puis, la situation décidément s'aggravant, le Makhzen se réunit en conseil. Le Rougui avançait toujours, on n'avait plus d'argent pour payer les troupes et les munitions; on voyait ainsi le moment où toute résistance aux rebelles allait devenir impossible. On tomba d'accord qu'il était nécessaire, désormais, et urgent, de tout avouer à Sidna.

Mais qui allait se charger de cette périlleuse commission ? Tous s'en défendaient, et ce fut le moment orageux de la délibération, chacun rejetant sur les autres les responsabilités menaçantes. Toutefois une touchante unanimité - et si prévue ! - groupa bientôt le conseil entier contre le ministre de la guerre, devenu, tout à coup, le bouc émissaire. N'était-ce pas lui qui avait eu sur le jeune Sultan le plus d'ascendant, qui l'avait poussé aux amusements, aux gaspillages, ou du moins complaisamment laissé faire ? Il fallait bien qu'il se dévouât. Et ainsi on faisait, si je puis dire, d'une pierre deux coups : on se mettait en règle vis-à-vis du Sultan qu'on initiait enfin à des difficultés qu'on ne pouvait plus dissimuler, et on jouait un fort mauvais tour à l'ennemi commun en se déchargeant sur lui d'une corvée inquiétante à accomplir. Plus d'un, parmi ces gaspards, espérait bien que, dans le premier moment de colère, Abd el Aziz ferait incarcérer au bas mot le fâcheux messenger, et les débarrasserait enfin du favori.

Avec sa crânerie habituelle, sa bravoure, El Menebhy accepta la mission.

Un bon hasard me fit le témoin de l'entrevue du Sultan avec son ministre, et cette scène brève est pour moi inoubliable.

Abd el Aziz était, ce matin-là, dans la cour des Amusements, au seuil de l'atelier où je travaillais, et me regardait faire, gai, sans soucis, quand El Menebhy se présenta et demanda à lui parler. L'entretien n'eut rien de solennel. En quelques phrases brèves, El Menebhy exposa ce qu'il avait à dire. Le Sultan, soudain, était devenu grave. Il écouta sans les interrompre ces aveux, cette confession. Il n'eut pas un geste, pas une observation, ne posa pas une question. Et quand ce fut fini, comme Sidna se taisait, El Menebhy, incliné, demanda :

- Que faut-il faire ? Ordonne.

- Pars à la tête des troupes, et ne reparais en ma présence qu'avec le Rougui. »

Si Mehedi s'en alla. Le Sultan rentra dans ses appartements, tout songeur. Pour la première fois j'avais vu sa bonne figure devenir sévère, presque courroucée.

L'attitude du Menebhy, à la tête de l'armée du Makhzen, fut telle qu'elle devait être. Il se conduisit galamment, sans grands risques, au surplus, je pense, car il ne faudrait pas juger ces guerres civiles marocaines d'après l'idée que nous pouvons nous former de la guerre. J'ai recueilli, de la bouche même d'El Menebhy, le récit d'une journée où l'on aurait tiré trois millions de cartouches (?), les fusils, les mitrailleuses faisant rage des deux côtés, et où pas un seul homme ne fut tué ! O méridionaux, quels enfants vous êtes, auprès des Marocains ! De cette guerre d'ailleurs, on s'amusait follement, dans le Maghreb entier, et jamais on ne partagea les angoisses que put vous procurer la lecture de la "dernière heure", un peu corsée, d'un journal du soir. C'était, là-bas, une préoccupation qui détournait des petites préoccupations habituelles, et quelque chose comme une distraction plus relevée.

Mais cette campagne eût-elle même été plus sérieuse qu'El Menebhy encore y aurait fait bonne figure. Il est sans peur et l'avait prouvé déjà. Au cours de son expédition, son énergie eut un jour l'occasion de se montrer, et ce fut par un geste de sabreur assez expressif qu'elle se manifesta. Une avant-garde, envoyée à la découverte de l'ennemi, était tombée à l'improviste dans une embuscade et, bien entendu, avait, sans fausse honte, rebroussé chemin, ventre à terre vers le camp. Un cavalier, lancé en avant vint avertir El Menebhy du fâcheux incident. Alors, sans une minute d'hésitation, celui-ci fit prendre les armes à ses troupes, et leur ordonna de tirer sur les fuyards dès qu'il seraient en vue.

Je crois superflu de vous dire que le brave commandant en chef des troupes de Sa Majesté Chérifienne rentra à Fez très sain et très sauf. Mais, quand il revint de la chasse - de la chasse au Rougui, sans ramener le Rougui, - El Menebhy avait perdu sa place. Auprès d'Abd el Aziz, un autre familier lui avait succédé.

Sans doute, son ancien confident, son compagnon de tous les jours n'avait pas fait vingt lieues hors de Fez que le Sultan, sa colère tombée, devait regretter déjà son départ. Plus personne avec qui causer familièrement ! Personne pour lui raconter les petits potins de la ville, le renseigner, le conseiller ! Au bout de quelques jours, Abd el Aziz trouvait sa solitude intolérable.

Or, il avait remarqué quelquefois, au cours de ses promenades dans le palais, quand il lui arrivait de visiter les travaux qu'il avait ordonnés, un jeune intendant dont la physionomie, les manières, le langage lui avaient plu. C'était Hadji Omar Tazi, frère de son ministre des finances. Il le fit mander, eut occasion de le revoir, lui parla. Son impression première en fut confirmée. Il se prit de sympathie pour lui, trouva de l'agrément à sa conversation, et, insensiblement, s'habitua à le voir quotidiennement. Omar Tazi était adroit, insinuant et sut saisir l'occasion aux cheveux. Ce fut bientôt lui qui, chaque matin, apporta à Abd el Aziz, comme faisait autrefois El Menebhy, la gazette de Fez, lui contant les historiettes qui défrayaient sa capitale.

Quant à El Menebhy, rentré de son expédition, il reprit la direction du ministère de la guerre, sans zèle, sans conviction, mal remis des fatigues qu'il avait endurées en campagne, et sentant de jour en jour croître l'indifférence du Maître à son égard. Il était redevenu un ministre quelconque, que le Sultan, de temps à autre, faisait mander quand il avait à l'entretenir, et comme une manière de serviteur un peu élevé en grade. Il végéta huit ou dix mois, las, attristé, sourdement miné, au surplus, par ses collègues, enfin sûrs de la revanche. Il put entrevoir l'heure où sa

disgrâce serait complète. Il ne l'attendit pas, et, pareil au héros d'un drame romantique, voulut disparaître, non tomber: il sollicita la permission de faire le voyage de la Mecque. Pas un instant Abd el Aziz ne balança à la lui accorder. C'était comme le coup final, et s'il avait pu nourrir en secret l'illusion qu'au dernier moment on l'allait retenir, Si Mehedi dut être cruellement déçu. En s'éloignant, il venait de commettre une faute irrémédiable. Au lendemain de son départ, Si Ghebbas, cousin de Ben Sliman, ministre des affaires étrangères, le remplaçait au ministère de la guerre,

Lui, cependant, n'abandonnait pas l'espérance de rentrer en grâce. Même de loin, il formait des projets; il tentait de ne pas laisser se rompre tout à fait les faibles liens qui le rattachaient encore au Sultan. Il songeait à des moyens de reconquérir l'esprit du Maître, et, comme autrefois, se préoccupait de trouver pour lui des distractions, des amusements qui le captiveraient. C est ainsi qu'il acheta, au Caire, tout une imprimerie dont il comptait lui faire hommage au retour.

Il lui écrivit à diverses reprises, et, pour être bien sûr que ses lettres parviendraient exactement à leur destination, me donna cette marque de confiance de me les adresser, me demandant de les remettre au Sultan en mains propres. Voici un des derniers billets d'envoi qu'il voulut bien m'adresser, et qui témoigne des précautions qu'il prenait. Je traduis littéralement, quoique ma modestie en souffre :

*Gloire à Dieu !*

*A l'aimable, intelligent, au très savant maître, Veyre, Français. Après avoir demandé de tes nouvelles et de celles de mes amis. Peut-être êtes-vous bien portants !*

*J'ai reçu ta lettre et j'ai compris tout ce que tu m'as écrit. J'ai entière confiance dans ton amitié. Dieu te bénisse !*

*Tu recevras ci-joint une lettre que tu remettras, de la main à la main, à sa Majesté Mouley Abd el Aziz - que Dieu le garde ! - de façon à ce que personne ne le sache.*

*Je suis arrivé en Égypte bien portant, et bientôt je serai à Tanger, s'il plaît à Dieu. Dans deux ou trois jours je t'écrirai.*

*Tu embrasseras la main de Sidna de ma part, sans faute. Que Dieu te remercie !*

*Salut*

29 Safar 1322

Mehedi El Menebhy

Que contenaient ces lettres que j'étais ainsi chargé de transmettre ? Je l'ignorerai sans doute toujours. Quel effet espérait-il qu'elles pourraient avoir sur l'esprit indécis d'Abd el Aziz ? On connut, je crois, que son retour était proche. Et les intrigues féroces de recommencer contre lui, au sein du Makhzen et auprès du Sultan, où l'on pouvait compter sur le concours de Hadji Omar Tazi. Il arriva à Tanger. De là, il écrivit de nouveau au Sultan, lui annonçant son retour, et qu'il était à ses ordres. Abd el Aziz, circonvenu, peut-être hésitant, n'osa pas manifester une volonté. Il remit la lettre à ses vizirs: "Décidez vous-mêmes, leur dit-il. Voyez ce qu'il faut faire", l'abandonnant ainsi, par veulerie, aux basses rancunes ameutées contre lui. Forts de la faiblesse

du Maître, les ministères osèrent adopter la mesure extrême, celle-là même qu'Abd el Aziz avait prise maintes fois déjà, et qu'il avait toujours redouté de faire exécuter: l'arrestation de El Menebhy fut décidée, avec la confiscation de tous ses biens.

L'événement a été alors conté tout au long dans les feuilles, et je m'abstiendrai d'y revenir. On sait comment Si Mehedi, devant l'arrivée des soldats du Makhzen, alla, tandis qu'on arrêtait son secrétaire, se réfugier à la légation d'Angleterre. Elle le sauva une fois de plus, lui garantit la liberté, d'abord, et obtint qu'il pût se promener dans la ville sous sa protection, sans être un seul moment inquiété; puis elle lui fit conserver toutes ses propriétés de Tanger et payer les autres un bon prix.

Cette diplomatie avisée n'avait garde de laisser échapper une occasion de s'attacher, par un bienfait de plus, un homme d'une incontestable valeur, qui pouvait devenir, à un moment donné entre ses mains, un docile et précieux instrument. Au moment où, prêt à rentrer en France, je traversais Tanger où je devais m'embarquer, j'allai faire une visite de courtoisie à cet homme qui m'avait toujours été bienveillant, qui m'avait témoigné une flatteuse confiance, et que sa disgrâce même, l'état de délaissement où il vivait, me rendait plus que jamais sympathique.

Je le trouvai résigné, sujet très respectueux et toujours affectionné du Sultan, sans amertumes, sans rêves.

Il s'était arrangé une existence paisible et confortable. L'ancien soldat du Makhzen, le fils obscur de la tribu des Menabha avait des goûts de grand seigneur. Son séjour de quelques années seulement aux affaires lui avait permis de les satisfaire. Qu'on ne se récrie pas au nom de la morale. Il s'en faut qu'elle soit une, et celle qui a cours au Maroc n'est pas celle de chez nous.

A Fez, déjà, au temps de sa puissance, Si Mehedi avait la plus belle maison de la ville; il y vivait avec ses deux femmes légitimes, au milieu d'une trentaine d'esclaves, y affichant des raffinements de luxe qui étonnaient. C'est ainsi que les inscriptions qui couraient autour de ses murs finement sculptés, paroles du Coran, sentences morales, étaient d'or massif. Non content de cette opulente demeure, aux cours pavées de mosaïques précieuses, où, tout le jour, murmuraient les jets d'eau, il se faisait construire à Rabbat un palais magnifique. En partant pour la Mecque, il avait acquis à Tanger de vastes terrains et y avait immédiatement installé des ouvriers. Dans sa retraite, il poursuivait les travaux commencés.

Mais, demanderez-vous, que peut bien penser le Sultan de ces choses ? Il les ignore à l'ordinaire. Confiné dans son palais, il ne connaît les bruits du dehors que par les récits qui lui en sont faits, et Fouquet, là-bas, n'offre point à son souverain des fêtes à lui porter ombrage.

Le Sultan ne donne à ses ministres ni appointements, ni frais de représentation. Il le sait bien. À eux de se tirer d'affaire ! Pour le reste, qu'ils habitent une chaumière ou un palais de marbre, peu lui chaut. Il faut que quelque malintentionné se fasse dénonciateur et vienne lui attester que tel ou tel de ses serviteurs a vraiment exagéré les rapines, et même qu'il revienne plusieurs fois à la charge, pour que la placidité du Maître s'émeuve. C'est exactement ce qui était arrivé pour El Menebhy.

Même éloigné du Sultan, l'ancien ministre de la guerre lui conservait, je crois, un sincère attachement, pur de toute arrière-pensée de lucre ou d'ambition. Sa première question, quand



j'arrivai chez lui, fut pour demander des nouvelles de Sidna. Je pus lui en donner d'excellentes. Alors il questionna:

- Crois-tu qu'il pense encore à moi ? Te parle-t-il de moi, parfois ?... »

Je ne sais si Abd el Aziz avait oublié son ancien favori, s'il ne le regrettait pas quelquefois, en se rappelant le passé si calme. Mais il n'aimait guère à en parler, et quand on prononçait le nom de Si Mehedi, il détournait bien vite la conversation. Je ne crois pas, toutefois, qu'il lui gardât rancune. Les longs ressentiments ne vont guère à sa nature débonnaire.

Après que nous eûmes bien parlé du passé, des absents, je demandai à brûle-pourpoint à El Menebhy:

- Et quand reviens-tu à Fez?

Mais il secoua la tête, mélancolique:

- Ne me parle plus de Fez. J'ai obtenu le pardon de Sidna; je vis tranquille, je ne demande rien de plus. »

J'insistai, cependant. Je fis observer à l'ancien ministre du Sultan que bien des choses s'étaient passées, depuis son départ; que des événements graves, peut-être, étaient proches. L'accord franco-anglais avait modifié singulièrement la situation, d'abord; puis, les incidents des derniers jours, cette sorte de demi-révolte d'Abd el Aziz contre l'ingérence française dans les affaires marocaines, sa tentative de renvoi de notre mission militaire laissaient entrevoir la possibilité d'une rupture plus sérieuse à la première occasion. Je ne voulus envisager avec El Menebhy que les conséquences de l'accord franco-anglais, puisque, aussi bien, les difficultés qui avaient surgi ultérieurement semblaient en voie de s'aplanir.

- La France se chargeant de la police au Maroc et de ramener l'ordre dans votre pays, je ne vois qu'un homme qui puisse la bien seconder dans cette tâche, un homme capable de dresser les soldats, de les conduire comme il convient: c'est toi.

- Ce que voudra la France, répondit-il, je le ferai, mais il faudra que tout cela se passe régulièrement, et que la France elle-même demande à Mouley Abd el Aziz de me rappeler près de lui. »

J'avais tout à coup réveillé en lui des ambitions assoupies, il se reprenait à faire des projets. Il s'abandonnait en toute confiance, il me parlait à coeur ouvert. L'exercice du pouvoir, tout au fond, l'inquiétait, l'effrayait. Il me confessa qu'au moment de la mort de Ba Hamed, quand il s'aperçut tout à coup que tout reposait sur lui, il se sentit faiblir devant une tâche qu'il n'avait pas ambitionnée; il eut comme un vertige, en se voyant à ce faite auquel il n'aurait jamais osé aspirer, même dans ses rêves les plus fous, et où les circonstances, plus encore que sa volonté subitement tendue, l'avaient porté.

Il sentit le besoin d'un appui, d'un conseiller sûr, d'un ami. Il se fut aussi bien tourné vers un Français, s'il s'en était trouvé un près de lui en qui il pût avoir confiance. Mais, partageant peut-être aveuglément les partis pris du milieu dans lequel il vivait, il se défiait des Français, qu'il avait toujours vu considérer par ceux qui l'entouraient comme des gêneurs, de fâcheux surveillants, toujours prêts à censurer, à gronder. Il alla donc vers Mac Lean et fut bien accueilli.

- Aujourd'hui, pas plus qu'alors, ajouta Si Mehedi, je ne suis capable de rien faire par moi-même. Mais si la France a besoin de moi, qu'elle ordonne. Qu'elle me dise ce que je dois faire. »

Toutefois, il était visible, à son accent, qu'il n'avait en nous qu'une demi-confiance. D'ailleurs j'objectais qu'il y avait, à la réalisation de tous ces beaux plans que nous formions en toute sincérité, une difficulté assez sérieuse, qui était que El Menebhy se trouvait devenu protégé anglais. La légation britannique, lorsqu'elle était intervenue, à son retour de la Mecque, pour lui faire restituer ses biens confisqués et sauvegarder sa liberté, l'avait expressément spécifié, et même toute une discussion diplomatique avait surgi entre elle et le gouvernement chérifien. Tous deux interprétaient dans un sens différent une des clauses du traité de Madrid, définissant le régime de la protection au Maroc et qui porte qu'aucun membre du Makhzen ne peut être protégé de l'une ou l'autre des puissances européennes.

- Certes, répondait la légation anglaise, mais cet article que vous invoquez, a été intercalé surtout en faveur du Sultan et afin de garantir la complète indépendance de son gouvernement. Et lui même, dans le cas présent, a renoncé à en réclamer le bénéfice, puisque, de son propre sceau il a libéré Si Mehedi. »

En effet, à la suite du premier incident, El Menebhy avait officiellement, et avec l'assentiment de Mouley Abd el Aziz, demandé la protection de l'Angleterre.

- Mais, dit Si Mehedi, répondant à mon observation, si j'avais demandé la protection de la France, crois-tu sincèrement qu'elle me l'aurait accordée ? »

Je souris, sceptique. Je ne connaissais que trop les sentiments que nourrissaient à son égard nos représentants à Tanger, et combien ils l'avaient combattu de toutes leurs forces, réprouvant ses actes, toute sa politique, au lieu de s'appuyer sur lui. Je n'avais rien à répondre.

- Tu vois bien ! reprit-il. Il a donc fallu que je me mette sous la protection de l'Angleterre, qui ne m'a pas repoussé et qui a pris ma cause en mains, comme jamais les tiens ne l'auraient prise.

Et voilà comment s'établissent les réputations. Voilà comment l'Angleterre est arrivée à donner au monde entier une si solide confiance en sa force, en son énergie à défendre les intérêts dont elle a assumé la charge.

- À présent, conclut Si Mehedi, je t'ai dit ce que j'avais à te dire à ce sujet. Je ne demande pas qu'on me croie. Qu'on me juge sur mes actes. »

Une force est là, inactive, qui attend. Voudra-t-on, saura-t-on l'utiliser ?